

L'ALBUM LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

6 mois..... 26 cts.
1 an..... 50 "

Invariablement payable d'avance

RECUEIL DE LITTÉRATURE
MORALE

PARAIT TOUS LES VENDREDIS.

Le numéro..... 1 centim

BUREAU :

 No. 59 Rue Des Cascades
ST-HYACINTHE, P. Q.

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

Tenez, depuis au-delà de six mois je n'ai même plus de fusil ; c'est un de vos gendarmes qui me l'a pris, le grand rouge, vous savez bien ? Et on m'a soupçonné d'avoir voulu tuer M. le marquis de Coulange ! Ca, voyez-vous, c'est de la méchanceté, c'est une infamie. Les gardes de M. le marquis me font la chasse comme à un loup ; pourtant, je ne leur en veux pas ; je suis un braconnier ; ils font leur devoir. Voyons, pourquoi aurais-je voulu tuer M. le marquis de Coulange ? Est-ce parce qu'il est l'homme le meilleur qu'il y ait au monde ? Serait-ce pour le punir des bienfaits que lui et Mme la marquise répandent autour d'eux ? Serait-ce par reconnaissance du bien qu'ils ont fait et qu'ils font encore à moi, à ma femme et à mes enfants. En voilà trois de nos petits, l'autre est en condition chez un fermier, il garde les bêtes s'ils ne sont pas nus comme des vers de terre, c'est que Mme la marquise les habille. Si ma femme et eux ne sont pas depuis longtemps morts de faim, c'est que la bonne marquise ne les laisse jamais manquer de pain. Dernièrement, quand j'étais en prison, est-ce que ce n'est pas le château qui nourrissait ma femme et mes petits ?

Ah ! on a tenté d'assassiner M. de Coulange ; oh bien ! monsieur le brigadier, celui qui a fait le coup est un plus grand scélérat que moi. Je n'ai jamais eu peur ni des gardes, ni des gendarmes, ni même de la justice. Les juges nous con-

damnent, ils nous envoient en prison ; ce n'est pas cela qui nous corrige : il faut autre chose pour rendre les hommes meilleurs. Moi, aujourd'hui, je ne suis plus le même ; ce n'est pas la prison qui m'a changé, ni la crainte d'y retourner. Mais il faut que je vous dise cela, monsieur le brigadier, et, si vous le voulez, vous pourrez le répéter à M. le marquis de Coulange.

Écoutez : il y a quinze jours, j'ai rencontré la bonne marquise au bord de la rivière. Elle m'a reconnu, mais n'a pas été effrayée ; elle n'a pas eu peur de moi, au contraire. Elle s'est approchée de cette canaille de Sauvat, et de sa voix douce, avec son bon regard, elle lui a parlé. Ce que la bonne marquise m'a dit m'a touché là, au cœur, et je lui ai fait une promesse. Monsieur le brigadier, si je ne crève pas du mal que j'ai, je tiendrai ce que j'ai promis. Je renonce au métier de braconnier, dites-le à vos gendarmes. J'étais un paresseux, je travaillerai ; j'étais un ivrogne, je ne boirai plus ; je l'ai juré. Je tenais à vous apprendre cela, je suis content de vous l'avoir dit.

—Bien, Sauvat, c'est très bien, dit le brigadier ; je compte aussi sur la promesse que vous avez faite à la bonne marquise.

—Ah ! qu'elle soit bénie ! s'écria la femme en pleurant ; elle m'a rendu mon mari et leur père à mes enfants !

Les deux gendarmes remontèrent à cheval et reprirent le chemin de Coulange. Le brigadier avait les sourcils froncés, l'air sombre et soucieux ; à chaque instant, il tordait furieusement sa moustache.

Tout en chevauchant à côté de son supérieur, le gendarme se disait :

—Il n'est pas content, le brigadier.

Certes, celui-ci n'avait pas lieu d'être